

Le coup du parapluie

Eléonore Dunot range méticuleusement son bureau comme tous les soirs à 18 H 30. Aucun dossier ne doit rester à la vue. Pour elle, un bureau, c'est comme une chambre. Le matin, on fait bien son lit en partant. Alors, le soir, lorsqu'elle débauche, tout se doit d'être nickel. Elle jette un œil sur Parmentier, le nouveau.

Eléonore, elle est la plus ancienne des assistantes. Elle rêve de remplacer Madame Mirton, la chef de bureau. C'est son tour. C'est comme cela depuis toujours : le salarié plus expert remplace le chef. Et c'est son tour à Eléonore.

Mais c'était sans compter sur le petit brun, le nouveau. Parmentier, il finit toujours après elle. Eléonore ne peut pas lutter. Son dernier bus passe à 18 H 45 à l'angle de la rue Beauvais.

Les bruits de couloirs et de machine à café lui font penser que c'est le nouveau qui aura le poste au départ à la retraite de sa chef. Elle rage et tempête seule dans son bureau de 8 m². Ce soir, elle avale même de travers. La prime mensuelle lui a été sucrée : « Vous comprenez, Monsieur Parmentier le nouveau, il faut le stimuler et le féliciter de son implication ». Eléonore monte dans l'ascenseur. Derrière elle, presque dans son dos, des rires de Parmentier et les gloussements de Madame Mirton.

Il est vingt heures quand Jérémy Parmentier éteint son ordinateur. Il baille. Il est heureux ce soir. Il va rentrer et annoncer à sa femme qu'il a obtenue la prime. Cinq ans au chômage, il a cru perdre sa famille. Alors dans son nouvel emploi, il fait du zèle. Tellement envie de travailler qu'il ne compte plus ses heures.

Le sous-sol est mal éclairé. Une ampoule qui a dû griller, il faudra le signaler au gardien. Ça sent le pneu cramé. Une collègue a certainement frotté son pare-chocs aux parois étroits du parking.

Ses jambes vacillent. Dans le bas de son dos, une douleur vive l'empêche d'avancer. Il veut crier. Sait au fond de lui qu'il devrait hurler. Mais, sa gorge est serrée. Pas

moyen de sortir un son. Il se retourne et face à lui Eléonore Dunot, une des assistantes. Elle est campée sur ses deux jambes. Elle semble encore plus grande. Des yeux noirs et les lèvres pincées. JérémY ouvre la bouche en vain. Il voit un parapluie dans les mains d'Eléonore.

A vingt centimètres devant lui, l'extrémité en fer dégouline de rouge. Des milliers de fourmis envahissent son dos. Il regarde le sol, mais ne voit qu'une flaque sombre dans laquelle il commence à patauger. D'un geste rapide, il tente d'attraper l'objet. Eléonore recule un peu en tenant toujours fermement le parapluie noir. Elle frappe de toutes ses forces au visage. Son professeur de golf serait fier d'elle. Jeremy essaye de saisir le bras d'Eléonore. Ses doigts frôlent l'imperméable et glissent. Il tombe en se tenant la tête. Eléonore avance et assène un coup de pied dans le corps à moitié allongé au sol. Jeremy sent un goût de vomi remonter dans sa gorge. Une sensation désagréable envahit ses jambes et remonte jusqu'à sa colonne. Il a envie de se relever. Il balance son torse vers l'avant sans succès. Il aimerait la serrer dans ses bras, écraser cette bonne femme, la faire crever. Devant ses yeux, la bague qu'il voulait offrir à sa femme, les futures vacances au ski, la poignée de main de sa chef de service si gentille, les tartines à la confiture de fraise de sa mère.

Eléonore sent les articulations de ses mains éclater. Elle regarde Parmentier s'écrouler devant elle. Elle va enfin pouvoir desserrer ses doigts du parapluie et s'essuyer le front. Elle aurait dû enlever son ciré. Elle transpire beaucoup.

Le lendemain, Eléonore apprendra que son nouveau collègue a été agressé dans le sous-sol du parking. Il est dans le coma.

Eléonore regardera le coin du bureau. Elle se dira qu'il est temps de ranger le parapluie dans son armoire. Demain, c'est l'été, elle ne devrait plus en avoir besoin.

Fin